

CORPUS FILMS ET LES YEUX D'IZO
PRÉSENTENT

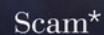
CONTRE TOUTE LUMIÈRE DANSENT MES OMBRES



UN FILM DE SYLVAIN BEAULIEU

Écriture et réalisation : Sylvain Beaulieu et Nicolas Contant • Image : Nicolas Contant • Son : Benoît Perraud
Montage : Camille Fougère • Montage son et mixage : Benoît Perraud • Étalonnage : Cédric Boissinot • Musique : Thibault Lefranc

Une production Corpus Films et les Yeux d'Izo • Odile Mendez-Bonito • Benoît Perraud • Assistante : Coline Guérin
Avec le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine, en partenariat avec le CNC et l'accompagnement d'ALCA
Avec le soutien de la fondation Sakura et de la SACEM. Ce film a bénéficié de la bourse Brouillon d'un rêve de la SCAM.



Dossier de presse

corpus
films production

Odile Méndez Bonito

+33 (0)6 79 47 04 77

diffusion.corpusfilms@gmail.com

www.corpusfilms.org

Contre toute lumière dansent mes ombres

un film de Sylvain Beaulieu, coréalisé avec Nicolas Contant

88 minutes, 2024, France

2K couleur 1:1,85, DCP 5.1, VO_Fr, VOST_Eng, VAD_Fr

Clown, abattant dans la risée, dans le grotesque, dans l'esclaffement, le sens que contre toute lumière je m'étais fait de mon importance.

A 26 ans, tandis que j'élevais seul ma fille de 5 ans, j'ai perdu la vue suite au déclenchement d'une maladie génétique. L'étendue des possibles s'est alors réduite à la mesure de la dévastation de mon champ visuel. Je percute les panneaux de circulation, je suis trompé par les miroirs et provoque des dérapages mal contrôlés. Serai-je un clown sans masque ? Depuis que l'étiquette handicap me colle à la peau, je n'ai de cesse d'écarter mes barreaux.

Contre toute lumière dansent mes ombres est un récit autobiographique en quête d'images qui invite à la dérision comme échappée belle.

bande annonce : [lien](#)

déficience visuelle, sclérose en plaques, soin, handicap, antivalidisme, autobiographie, autofiction, peinture, art brut, clown, chamanisme, psychomagie, Henri Michaux

Clown

Un jour

Un jour, bientôt peut-être

Un jour j'arracherai l'ancre qui tient mon navire loin des mers

Avec la sorte de courage qu'il faut pour être rien et rien que rien, je lâcherai ce qui paraissait m'être indissolublement proche

Je le trancherai, je le renverserai, je le romprai, je le ferai dégringoler

D'un coup dégorgeant ma misérable pudeur, mes misérables combinaisons et enchaînement « de fil en aiguille »

Vidé de l'abcès d'être quelqu'un, je boirai à nouveau l'espace nourricier

A coup de ridicules, de déchéances (qu'est-ce que la déchéance ?, par éclatement, par vide, par une totale dissipation-dérision-purgation, j'expulserai de moi la forme qu'on croyait si bien attachée, composée, coordonnée, assortie à mon entourage et à mes semblables, si dignes, si dignes, mes semblables

Réduit à une humilité de catastrophe, à un nivellement parfait comme après une intense trouille

Ramené au-dessous de toute mesure à mon rang réel, au rang infime que je ne sais quelle idée-ambition m'avait fait désert

Anéanti quant à la hauteur, quant à l'estime

Perdu en un endroit lointain (ou même pas), sans nom, sans identité

Clown, abattant dans la risée, dans le grotesque, dans l'esclaffement, le sens que contre toute lumière je m'étais fait de mon importance

Je plongerai

Sans bourse dans l'infini-esprit sous-jacent ouvert à tous ouvert à moi-même à une nouvelle et incroyable rosée

à force d'être nul

et ras...

et risible...

Henri Michaux, 1939, in *L'espace du dedans*, Gallimard



Genèse, intentions et fabrication

entretien avec Sylvain Beaulieu et Nicolas Contant

Sylvain Beaulieu, *Contre toute lumière* raconte votre résilience face à la maladie de Leber qui vous a fait perdre une grande partie de votre vue.

SB – Oui, le film tisse le récit intime et subjectif de mon chemin de guérison : qu'est-ce qui me fait tenir debout, qu'est-ce qui nous relie au monde et à la vie ?

Comment avez-vous mis en scène votre malvoyance ?

SB – Initialement je voulais faire collaborer le miro que je suis avec un chef opérateur, Nicolas en l'occurrence, pour fabriquer du flou et simuler ma vision, inventer une passerelle en images entre moi et le monde. Après quelques expérimentations, j'ai abandonné cette idée, pensant qu'il serait plus fort de ne pas montrer le flou

mais de le laisser émerger dans l'imaginaire du spectateur, en mettant en scène les multiples maladresses et accidents qui jalonnent mon quotidien.

NC – Oui, assez vite nous avons cherché non plus à restituer la vision de Sylvain mais bien à mettre en scène son regard, notamment en cherchant du côté du documentaire autobiographique. Nous avons pensé assez tôt à ce que Sylvain tienne un journal filmé au téléphone portable, en assumant le fait que ces images soient d'une qualité objective limitée par les possibilités de l'appareil (flare, contrejours, pixellisation) et qu'elles soient parfois chancelantes et décadrées.

Nicolas Contant vous avez d'abord été le directeur de la photo du film, finalement vous coréalisez. Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire ce film ensemble ?

SB – La vie nous a poussé l'un vers l'autre. Le désir de film est né d'une réflexion autour du clown : le burlesque, en ouvrant un espace de liberté face à l'absurde de notre condition, permet une forme d'émancipation. J'ai résumé cette intuition avec ces mots : « ce que je joue de moi ne se joue plus de moi ». Nous avons exploré cela lors des premiers repérages. Et de fil en aiguille, de doutes en impasses, mon chemin intérieur a consisté à dépasser les infinis résistances et blocages. C'est grâce à la solidité de Nicolas, à la confiance qu'il a su m'insuffler, à sa générosité aussi, que j'ai réussi à avancer. Il a été le pilier sans lequel le film n'aurait jamais vu le jour.

NC – Sylvain est un ami. Nous nous sommes rencontrés un peu avant de commencer à travailler ensemble. Je suis singulièrement touché par son rapport au monde, ses questionnements politiques et sa capacité à dépasser par la dérision ce que d'autres appelleraient son handicap. Dans la collaboration réalisateur / directeur photo, il nous est apparu que je devais m'investir dans l'écriture cinématographique du film et dans sa mise en scène. Il y avait quelque chose de fondamental qui se jouait dans le non verbal quand Sylvain va à la rencontre de ses proches. Ce choix de la coréalisation peut paraître paradoxal pour un film autobiographique. Par cette coréalisation, son film échappe donc dans une certaine mesure à Sylvain – au même titre qu'il a accepté que certaines choses lui échappent dans la vie depuis qu'il a perdu la vue. Dans cette perte de maîtrise, il y avait à jouer et Sylvain est joueur.

Cette perte de maîtrise est radicale lorsque surgit une nouvelle maladie au cours du film. Vous nous embarquez avec vos ami·es dans un processus de guérison à la tonalité à la fois mystique et loufoque. Est-ce un film sur l'amitié d'une certaine manière ?

NC – Oui, je le crois. C'est l'amitié, la fraternité qui est soignante. Plus largement, je dirai peut-être que c'est un film sur la relation à l'autre. Dans le cas de Sylvain, perdre la vue a été un renversement qui lui a permis contre toute attente une ouverture du champ des possibles à partir du moment où il a accepté puis sollicité l'aide des autres. Les maladies le redéfinissent comme fils de ses parents, père de sa fille, ami de ses ami·es. Nous avons cherché à saisir ces enjeux relationnels. J'espère avoir aidé Sylvain à trouver la bonne distance pour que cette expérience intime ait une portée plus générale, que ma présence a permis de donner de l'amplitude à l'espace familial et intime dans lequel se joue le film.

SB – Oui, et d'ailleurs, il y a l'amitié avec les personnages du film, mais aussi l'amitié avec Nicolas qui sous-tend le film.

D'ailleurs, comment s'est passé la fabrication du film à quatre mains ?

NC – En parlant beaucoup de tout à toutes les étapes, en dérushant régulièrement les images du journal filmé.

SB – Il y avait un triple enjeu : il s'agissait de réaliser un premier film, de prendre le risque de l'autobiographie, et de tenter comme malvoyant de m'approprier le langage du cinéma. Un pari vertigineux ! Je pense qu'il y a eu deux grandes bascules. Tout d'abord, Nicolas m'a persuadé de me raconter à la première personne. J'ai par la suite désiré m'impliquer dans la fabrication des images, ce geste s'est révélé déterminant. Concrètement, nous avons dérushé très rigoureusement tous mes journaux filmés, ainsi que les images que Nicolas a tournées, ce qui nous a permis d'avancer main dans la main dans l'élaboration du récit de l'écriture jusqu'au montage. Par ailleurs, je considère que Camille Fougère, la monteuse du film, est la troisième autrice, tant son apport a été essentiel.

Contre toute lumière interroge notre rapport à la norme. Quels choix d'écriture, de mise en scène et de montage ont permis cela ?

SB – En réalisant ce film en tant que malvoyant, je crois qu'il y avait quelque part en moi une volonté de revanche sur la fatalité. J'avais le désir de mettre en scène la violence absurde de la norme. Je vois *Contre toute lumière* comme un docu-drama inventant une forme au présent d'art brut cinématographique. Peut-être traite-t-il de l'importance de la fulgurance, ce qui sort du champ du rationnel, du geste inexplicable, la foudre qui frappe et déchire le voile de la réalité.

NC – Je dirai que Sylvain est en dissonance avec les injonctions à la performance et la compétition qui dominent notre culture contemporaine. Jusque dans son corps, sa lenteur, sa manière de se mouvoir, de toucher son environnement. Il s'agissait pour nous de saisir cela. Je trouve également signifiant que les technologies qui l'assistent dans son utilisation de l'informatique et sur lesquelles il a un avis tout à fait mesuré (techno nécessaires mais envahissantes et

aliénantes) aient été il y a 20 ans réservées aux personnes déficientes visuelles et se propagent aujourd'hui à l'intégralité de la société – police et armée en premier lieu.

Dans votre film, le travail du son est important. Comment la bande sonore s'est élaboré ?

SB – Je m'appuie énormément sur le son dans ma vie quotidienne, pour percevoir les situations mais également les émotions de mes interlocuteur·ices. La musique aussi a une grande importance pour moi. Mais le son est également source d'ambiguïté et parfois de poésie. J'ai voulu restituer cela, que le son tienne une grande place dans le film.

NC – Sur les séquences en équipe, cela se passe par un travail de spatialisation en 5.1, avec la complicité de Benoit Perraud l'ingénieur du son qui nous a accompagné pendant les tournages et la post-production du film. Mais pour enrichir les paysages sonores, nous avons également eu recours au bruitage, à la recreation d'ambiances en très léger décalage, pour produire une certaine étrangeté.

Concernant les images tournées au téléphone, le montage son a pu être plus évocateur, inattendu et imaginaire. Nous avons voulu que les sources, directes ou non, naturelles ou synthétiques, puisse construire des paysages sonores expressionnistes. Par ailleurs, la synthèse vocale qui assiste Sylvain au quotidien tient une assez grande place dans le journal filmé.

Enfin, lorsque cette bande sonore a basculé dans le champ musical, nous avons travaillé avec Thibault Lefranc, compositeur et musicien. Nous avons en tête les tambours chamaniques et les cuivres de la fin du film, qui ont déterminé la composition de la musique dans son ensemble.

Même si le film est d'abord pensé pour un public voyant, ce travail de son est également imaginé pour des spectateur·ices déficient.es visuel.es. Indépendamment de l'audiodescription, nous voulions que le son ne soit pas seulement au service de l'image mais qu'il donne à voir.



L'audiodescription

Il existe une version audiodécrite en français (VAD_Fr) de *Contre toute lumière dansent mes ombres*, réalisé par Marie Diagne et Sylvain Beaulieu.

Cette audiodescription a été travaillée dans un sens cinématographique, de manière à produire une sensation d'image chez les spectateur et spectatrices. Elle peut toucher tous les publics. (cf. [Guide AD](#))

extrait audiodécrit : <https://vimeo.com/1086130629>

Réunis devant l'écran, nous partageons des émotions de cinéma. Pour les spectateurs mal et non-voyants, ces émotions naissent de la bande son du film. L'audio-description décrit les éléments visuels que la bande son, à elle toute seule, ne permet pas de percevoir. Interprétée par un comédien, montée avec les sons du film, cette voix amie permet de saisir le projet de cinéma d'un auteur. Ce texte descriptif, son interprétation et son enregistrement, son montage et sa diffusion constituent la version audiodécrite du film.

Véritable promesse de cinéma, cette version n'est pas réductible aux besoins de l'accessibilité, elle réveille les yeux du dedans du plus grand nombre, et offre une rencontre inédite avec un film.

Marie Diagne, réalisatrice de versions audiodécrites



Générique

Réalisation **Sylvain Beaulieu** et **Nicolas Contant**

Image **Nicolas Contant** et **Sylvain Beaulieu**

Son **Benoît Perraud**

Montage **Camille Fougère**

Musique originale **Thibault Lefranc**

Consultation à l'écriture **Anna Feillou**

Audiodescription **Marie Diagne (Le cinéma parle)** et **Sylvain Beaulieu**

Production **Odile Méndez-Bonito** et **Benoît Perraud**

produit par **Corpus Films**

avec le soutien de la Région **Nouvelle Aquitaine** en partenariat avec le **CNC**

de Brouillon d'un rêve de la **SCAM**

de la **SACEM**

de la Fondation **Sakura**

et de l'**UNADEV**



Bio-filmographies

Sylvain Beaulieu a suivi une licence en Lettres Modernes où il s'est intéressé au cinéma (montage, prise de son et réalisation). En 2003, suite à sa maladie, il s'investit dans plusieurs expériences artistiques : au théâtre il joue notamment *Tom et Lou* de Jacques Develey et *A mon seul désir* de Gaëlle Bourges. Sylvain a conçu *À la vie à la mort*, une installation sonore et tactile dans le noir. Il a également coréalisé la fiction sonore *Train train* avec Colin Péguillan. Pendant deux saisons, Sylvain a réalisé des séquences documentaires pour Radio Pulsar. Il a par ailleurs réalisé des audioguides artistiques pour le MacVal. Il joue enfin dans les groupes punk expérimentaux Maria Kalash (chant, guitare et harmonica) et Perceuz (scie musicale électrique).

Théâtre, son, radio, musique... Depuis quelques années, il renoue avec le cinéma en participant à des ateliers d'audiodescription en collaboration avec Marie Diagne. Il a notamment travaillé sur l'audiodescription de *Vos désirs* de Gabrielle Gerll.

Nicolas Contant est directeur de la photographie, formé à l'ENS Louis Lumière. Il travaille à l'image sur des fictions comme sur des documentaires : *Tonnerre roulant sur Bagdad* de Jean-Pierre Krief (Arte), *La fille et le fleuve* d'Aurélia Georges (ACID 2014), *Le Saphir de Saint Louis* de José Luis Guérin (Locarno 2015), *Trance* d'Emilio Belmondo (sortie France et Espagne 2022), *Poitiers* de Jérôme Reybaud (Locarno 2022), *Les âmes bossales* de François Perlier (Thessalonique 2024), *Les silencieuses* de Nicole Zeizig, *Un balcon à Limoges* de Jérôme Reybaud (Arte), *Notre naïveté d'acier* de Juliette Achard ou encore *Retour avant 15h* de Gaël Lépingle.

Il est également réalisateur de *Nous, les intranquilles* (Résistances 2018, sortie France 2018), un film collectif tourné avec le Groupe Cinéma du centre Artaud.

<https://nicolascontant.cargo.site>